



NUMÉRO 5  
VEN • 22  
NOVEMBRE

# CARNETS DE RENCONTRES

## ÉDITO

Le ciel montre enfin son vrai visage, beau Judas, sans tambour ni trompette, camouflé jusqu'à présent par des nuages chagrins. Le voici enfin libre et ivre de lâcher sa colère. Des gouttes d'eau de plus en plus féroces claquent et tambourinent avec vigueur sur le pavé inconscient, presque naïf. Le son et lumière est en place, commence à rugir de plaisir, à strier à vif son maître, ce cher ciel d'éclairs majestueux. La folle cavalcade est lancée, tonnerre, rafales de vent et pluie de concert donnent le tempo à ce tableau à la noirceur apocalyptique, à la beauté hypnotique. Le regard dans le vide, il regarde par la fenêtre ce spectacle du soir, composé par une Nature orfèvre en la matière. Il sourit et appuie sur la détente libératrice.

Fabrice Bérard

## JEAN-FRANÇOIS LEGUIL-BAYART L'INVITÉ DE 17H

**Vous dites que l'identité est une illusion. Qu'entendez-vous par là?**

Depuis 30 ans, on ne parle que d'"identité" : par rapport à la question de l'immigration, de l'Islam, ou encore pour définir une Europe qui serait judéo-chrétienne. C'est un enfumage qui évite à certains de parler de la question sociale et des problèmes sociaux. C'est une illusion parce qu'elle sous-entend un fait incontestable et atemporel. Alors que rien qu'en une journée, on passe par des identités très différentes : le matin on se réveille dans les bras de quelqu'un et on se définit par rapport à cette personne, ensuite on va au travail ou au lycée, et on se définit autrement... selon les activités que l'on fait, une identité en supprime une autre. On n'a pas "une" identité, mais plusieurs plans d'identification selon les contextes dans lesquels nous évoluons.

**Vous préférez le mot "identification" parce qu'il évoque un mouvement, une perpétuelle construction?**

Absolument, nous sommes un "devenir". Pour citer le philosophe Gilles Deleuze : "un concept ça doit dire l'événement et non pas l'essence". C'est-à-dire le pro-cessus, la dynamique. Notre devenir est mouvant par rapport aux contextes familiaux, éducatifs, amoureux, socio-professionnels que nous traversons. Nous sommes comme le fleuve : à la fois toujours le même, mais jamais vraiment le même parce que l'eau du fleuve ne cesse de se renouveler et de couler.

**Est-ce que vous pensez que le concept d'identité a pâti d'une forme d'instrumentalisation politique?**

Ceux qui raisonnent en termes d'identité

## BENJAMIN COCQUENET HISTORIEN DU CINÉMA, COORDINATEUR DE LA "RETINE"

**L'atelier de décryptage des images que vous proposez samedi à 15h s'inscrit dans le cadre du Focus. Est-ce que vous diriez que le cinéma sert "l'illusion identitaire" ou permet au contraire de s'en extraire ?**

Le cinéma sert l'illusion puisqu'il n'est que simulacre, que c'est un ensemble de phénomènes. On va réfléchir à la manière dont la forme cinématographique raconte des "communautés", au-delà du discours politique ou sociologique dont chaque auteur-réalisateur est imprégné. Que ce soit Ken Loach avec la classe ouvrière, Tony Gatlif avec les populations tziganes ou l'Allemand Rainer Werner Fassbinder avec le traumatisme de la guerre 39-45, il y a un langage cinématographique qui fait ou défait des communautés. Par exemple, il y a plusieurs moyens de filmer une foule : vous pouvez utiliser un plan séquence où dans le même mouvement vous allez embrasser un certain nombre d'individus et créer une unité de mouvement qui tend à "communautariser", à créer un tout. Ou bien vous avez la solution de filmer chaque individu séparément, plan par plan, ou de jouer avec le montage en permutant les images de façon continue ou plus éclatée... La manière même de faire est au service d'un discours sociologique ou anthropologique choisi par le réalisateur.

**Trois réalisateurs, pour comprendre trois constructions identitaires...**

On va regarder des extraits du film "Les princes" de Tony Gatlif. C'est quelqu'un qui revendique le "signe culturel", donc on va voir comment son cinéma met en avant l'identité tzigane notamment en utilisant le son de façon diégétique - qui appartient à l'univers du film, est lié aux actions, est entendu par les personnages - mais aussi au-delà.

On va se pencher sur Ken Loach qui questionne le repli d'une classe ouvrière en conflit avec le monde extérieur. Comment est-ce qu'un Anglais peut retrouver un autre monde à travers son expérience professionnelle, comment construire une alternative en plein thatchérisme.

Et puis on va voir que Rainer Werner Fassbinder traite la société allemande au travers du prisme d'une pathologie : le traumatisme de la guerre 39-45. C'est un deuil qui semble n'avoir jamais été fait et qui hante l'Allemagne dite moderne des années 70. On verra comment Fassbinder crée une communauté malade, hantée par des spectres.

**Quel est votre avis sur la manière dont le cinéma français s'empare des questionnements identitaires qui peuvent secouer notre pays?**

nationale cherchent précisément à imposer de manière univoque une conception très homogène et tout à fait contestable de ce qu'ils appellent par exemple "l'identité française". Mais c'est aussi une question d'imaginaire. Nous en avons peut-être besoin pour réfléchir sur le plan individuel ou sociétal, mais il faudrait cesser d'en faire l'alpha et l'oméga du débat public ou des passions politiques.

**D'où le sous-titre de la conférence du Focus : "Comment nuire à la bêtise identitaire ?"**

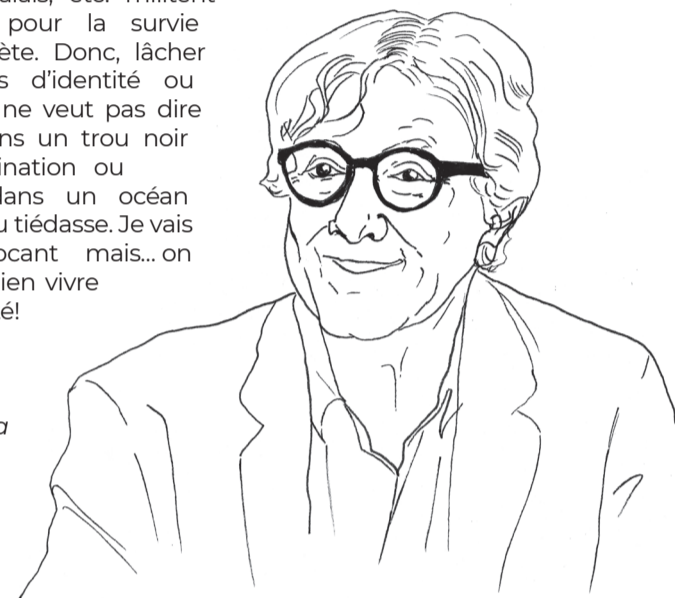
Il s'agit de voir que ces identités sont construites, et que ce que nous appelons "notre" culture est toujours un rapport et un emprunt à l'autre. Pour prendre un exemple trivial : nous sommes tous persuadés que la tomate est le symbole de l'alimentation méditerranéenne, et c'est un fait culturel que nous en mangeons beaucoup. Mais rappelons que la tomate est arrivée au 16ème siècle du Mexique. Tout comme parler d'Europe judéo-chrétienne est aussi assez indécent, puisque l'Europe a détruit sa part juive. Et puis le christianisme est au départ une religion orientale que l'Europe s'est appropriée. Reconnaître notre pluralité, à la fois personnelle et collective, ça n'a rien de malheureux, au contraire, c'est nourricier.

**Alors, quels concepts, quelles valeurs ou horizon fédérateur proposeriez-vous de mettre en avant ?**

Il y en a de nombreux... le cosmopolitisme, l'universalité, l'égalité, la justice... Aujourd'hui l'alter-mondialisme autour de la question du climat est une notion à laquelle de nombreux jeunes adhèrent, et elle n'a rien d'identitaire ! Des Français, des Suédois, des Chinois,

des Sénégalais, etc. militent ensemble pour la survie de la planète. Donc, lâcher les notions d'identité ou de culture ne veut pas dire tomber dans un trou noir d'indétermination ou sombrer dans un océan global d'eau tiédasse. Je vais être provocant mais... on peut très bien vivre sans identité!

Propos recueillis par Carlotta Morteo



## CINÉMA DES PREMIERS TEMPS

*L'Homme invisible (1933)*  
de James Whale

Iping, petit village du West Sussex. Un inconnu surgit dans l'auberge "The Lion's head". Aucune partie de son corps n'est visible : son visage est recouvert de bandelettes, des lunettes noires cachent ses yeux. Les villageois, accompagnés d'un policier, font irruption dans la chambre de l'étranger. Celui-ci déroule alors ses bandelettes, quitte ses vêtements et disparaît. Le docteur Kemp prend connaissance de l'événement dans les journaux. Nul doute : l'étrange personnage n'est autre que Jack Griffin, l'assistant du docteur Cranley, disparu mystérieusement depuis plusieurs semaines. La police le recherche activement. Elle le surprend enfin grâce aux traces de pas qu'il laisse dans la neige fraîche. Blessé mortellement Griffin, étendu sur un lit d'hôpital, retrouve enfin son apparence physique tandis que ses traits se figent dans la mort. John P. Fulton signa les effets spéciaux qui furent de véritables prouesses. Il fallait couvrir de velours noir les parties du corps censées disparaître puis photographier le tout sur fond de velours noir. Une fois ce cliché combiné avec le décor normal, l'illusion d'invisibilité était parfaite. La séquence la plus difficile à réaliser était celle où l'homme invisible, assis devant un miroir, regarde son reflet et commence à dérouler les bandages qui lui couvrent la tête. Pour cette scène il a fallu filmer quatre plans différents pour ensuite les monter ensemble. C'est la scène la plus complexe qu'il ait jamais faite :

Il fallait un plan de dos de l'homme invisible en train d'enlever ses bandages et un autre plan de la pièce où il se trouve. Pour le reflet, il fallait d'une part un plan du mur que l'on voit dans le miroir et d'autre part un plan de l'homme invisible vu de face enlevant tout. Pour les empreintes fantomatiques de l'homme invisible, on tirait sur des blocs de bois en forme de pied posés sur une plate-forme couverte de neige artificielle. Pour la scène finale, le visage avait été enduit de plâtre avec des pailles dans la bouche et le nez pour qu'il respire. C'est avec le masque qu'ont été faits les effets spéciaux. Le film sera la meilleure production de 1933. James Whale est né en 1889 dans une famille ouvrière en Angleterre. Atteint d'une grave maladie, il mit fin à ses jours en 1957 en se noyant dans la piscine de sa villa à Los Angeles.

Claude Crain

Propos recueillis par Carlotta Morteo

## L'AGENDA

10h30 : Projection Déplacer les montagnes, suivie d'une rencontre en salle avec le réseau TRACES – Cinéma Le Palace

13h : Sieste littéraire – Librairie des Rencontres (Centre Le Bournot)

14h : Leçon de cinéma de Charlie Van Damme – Cinéma Le Navire

19h : Discussion autour de la revue Écart d'identité – Librairie des Rencontres (Centre Le Bournot)

## ENTENDU AUX RENCONTRES

Le vigile il a vraiment compris le festival, il dit "Bonjour, je peux visualiser votre sac?"

Des gens qui râlent parce que c'est complet :  
-Mais zut ! Comment vous faites pour choisir dans quelles salles vous passez les films ??  
-Ben je joue aux dés ! 6 salles, 6 faces !

## LE VOYAGE DU PRINCE

Film d'animation de Jean-François Laguionie et Xavier Picard. Luxembourg, France. 2019. 1h18.

On se laisse volontiers embarquer par ce bijou d'animation qu'est *Le voyage du Prince* où le mélange de 3D et de dessin à la main fonctionne brillamment, offrant des paysages sublimes et même un passage esthétiquement digne de Tim Burton.

Il s'agit ici d'une fable qui nous parle entre autres d'amitié et de langage en dénonçant l'arrogance d'une civilisation qui nie et emprisonne les autres vivants.

Ce monde est une planète des singes qui comporte des mondes parallèles qui s'ignorent ou s'observent de loin. Cette fois pourtant c'est la nature qui gagne du terrain sur les singes arrogants et engloutit inexorablement la ville. *Le voyage du Prince* est une œuvre miroir réflexive où les réalisateurs pointent du crayon cette société des machines qui prend le pas sur la nature. Le propos rappelle les abus de la société du XIXème qui a exposé au public des personnes de sociétés dites « primitives » dans des cages. On sent qu'ici on veut nous faire réfléchir sur les dangers d'une civilisation trop sûre d'elle, qui gouverne par la peur et qui fonctionne avec des ressorts grotesques.



Cécile Bouchon

## EN SALLE !

*S'échapper de l'innocence*

Par un dimanche pluvieux et avec une grande excitation j'ai vu mon premier film en salle en 1965 dans un cinéma qui ferma peu après, nous privant de nos plus beaux rêves suscités par la longue contemplation des affiches.

Plus tard au lycée, je faisais partie de ceux qui espéraient un monde meilleur et j'ai découvert *Charles mort ou vif* d'Alain Tanner (1970). Je me revoie en salle parmi d'autres spectateurs venus sans doute recharger leurs émotions contestataires à la vision de ce film totémique d'une pensée « révolutionnaire » doutant du bien fondé des 30 glorieuses.

Ne supportant plus sa vie trop bien réglée, le directeur d'une entreprise d'horlogerie abandonne soudain son poste, pendant que sa famille veut le faire passer pour fou afin de reprendre les manettes de l'affaire. Il atterrit ainsi chez un couple de marginaux qui lui soumettent un « programme » situationniste en détournant des dictons. Ainsi : « *il n'y a pas de sot métier, il n'y a que des sottés gens* » devient « *il n'y a pas de sottés gens il n'y a que des sots métiers* ».

J'étais au milieu du public savourant ces répliques et en sortant, ce ne fut qu'échanges au diapason de nos émotions révoltées. Le cinéma était devenu une arme au service de notre révolte.

Et si le cinéma avait été de tout temps, plateformes, smartphones et insultes sur réseaux sociaux, qu'en aurait-il été de notre conscience de citoyens en éveil et amoureux du 7ème art ?

Claude Crain

## L'ÉPOQUE

Film documentaire de Mathieu Bareyre. 2019, France, 1h34.



C'est quoi l'époque ? L'époque ? Ou les poks ? Les poks, ce sont les coups de matraques qui percutent le tibia d'un manifestant. Ce sont les crépitements de la pluie sur la tête des jeunes qui font de la balançoire dans l'orage. Ce sont les talons qui frappent le dancefloor en rythme. Ce sont les battements de cœur d'une jeunesse déboussolée, révoltée, d'une jeunesse "qui a le feu" mais qui ne sait plus quoi brûler.

Paris, la nuit. On refait le monde sur une terrasse en bord de Seine. On ère. On boit. On rêve. Et ces rêves, ces amours passionnés dont témoignent les noctambules nous touchent aussi fort que l'uppercut d'un CRS sur un badaud déjà à terre.

L'époque, c'est un cri dans la nuit, cri de rage ou cri de joie, on ne sait pas : comme Rose, reine de Saba, somptueuse protagoniste qui nous guide dans le noir, nous qui ne voyons pas, et nous donne envie de rire et de pleurer tout à la fois. Les visages de ceux à qui la parole est si peu souvent accordée, vibrants de sincérité sous la lumière moirée des néons et des projecteurs, se livrent à la caméra de Matthieu Bareyre et révèlent les stigmates d'une époque. Notre époque.

Julie Ramel

Directeur de publication  
Sébastien Gayet

Coordination  
Carla Salvain

Rédaction  
Fabrice Bérard  
Cécile Bouchon  
Dalila Charles-Donatien  
Claude Crain  
Carlotta Morteo  
Julie Ramel  
Philippe Vincent

Maquette et dessins  
Laureline Fusade  
Julie Ramel  
(+ bannière)

abp  
IMPRIMERIE  
NUMÉRIQUE

Journal tiré à 800 exemplaires - Ne pas jeter sur la voie publique

## FILE D'ATTENTE

- |  |        |
|--|--------|
| A • <i>Mort à Venise</i> , de Luchino Visconti           | • 1970 |
| B • <i>L'une chante, l'autre pas</i> , d'Agnès Varda     | • 1971 |
| C • <i>Grease</i> , de Randall Kleiser                   | • 1972 |
| D • <i>Les aventures de Rabbi Jacob</i> , de Gérard Oury | • 1973 |
| E • <i>Emmanuelle</i> , de Just Jaeckin                  | • 1974 |
| F • <i>Barry Lyndon</i> , de Stanley Kubrick             | • 1975 |
| G • <i>La guerre des étoiles</i> , de Georges Lucas      | • 1976 |
| H • <i>Le Parrain</i> , de Francis Ford Coppola          | • 1977 |
| I • <i>Le tambour</i> , de Volker Schlöndorff            | • 1978 |
| J • <i>Domicile conjugal</i> , de François Truffaut      | • 1979 |